

BARNABÉ

Il frissonne.

Longe la route d'un pas alerte.

Une route de plusieurs kilomètres serpentant dans la campagne, épousant ensuite le littoral avant de culminer à plus de cent mètres au-dessus de falaises pointues comme des canines.

Encore un hiver glacé et humide, encore ce brouillard qui n'inquiète nullement les conducteurs – deux fois qu'il manque de se faire faucher.

Alors que la vue commence à se dégager, laissant entrevoir la mer, il s'arrête devant le grand portail en fer forgé aux allures vaguement médiévales. Puis le contourne en escaladant le muret.

(Quelle imprudence de ne pas mieux sécuriser l'endroit.)

Enfin, au bout de l'allée de gravillons mangée par les mauvaises herbes (sans parler de l'état général et

pitoyable du terrain !), se dressant fièrement dans un joli manteau de brume : le manoir familial. Façade à colombages, fenêtres étroites à petits carreaux, et toit d'ardoises rouges (le père a préféré rénover la toiture plutôt qu'entretenir le jardin...) s'ouvrant sur une lucarne centrale, toute ronde.

Avec son sac de voyage bon marché à la main, Barnabé gravit l'escalier du perron.

Il sonne.

Ding dong.

*

CÉLIA

J'ai dit à la police que Rosalie avait tenté de renouer le contact après plusieurs années de silence. Quinze, pour être tout à fait exacte, alors, forcément, elle m'était (un peu) sortie de la tête. Nous n'étions pas fâchées, notre amitié s'était progressivement délitée, voilà tout. Le nombre de fois où je m'étais juré de la rappeler ou de lui envoyer un message. Un message, c'est quoi ? À peine une minute de rédaction, deux ou trois phrases banales, prêtes à l'emploi, parfois réconfortantes, on ne sait jamais. Promis, juré, demain je retire ces précieuses secondes à cette existence palpitante qu'est la mienne et je tape ce fichu SMS. Immanquablement je rompais cette promesse, vaguement honteuse jusqu'à ce que Rosalie me sorte de la tête, ensuite le manège recommençait.

Et puis un beau jour, en une fin de matinée dont étrangement je me souviens qu'elle était grise et triste avec un ciel désespérément vide, son nom, que je croyais pourtant avoir effacé de mon répertoire, est apparu sur l'écran de mon iPhone. Je ne souhaitais pas particulièrement décrocher, quelques microsecondes passaient durant lesquelles j'hésitais, peut-être m'appelait-elle par inadvertance. Je regrette de l'avoir fait. Ce n'est pas très noble de le confesser ainsi, mais oui, avec le recul, il aurait mieux fallu que je m'abstienne.

Rosalie n'avait pas changé. Jamais je n'aurais pensé un jour prononcer ce genre de phrase. Il faudrait toujours se méfier des personnes qui ne changent pas. Et de celles qui vous reprochent insidieusement de changer. Qui ne supportent pas que vous ne soyez plus ce petit être fragile d'alors, timoré, peu sûr de lui. On change, on se transforme, on s'émancipe, c'est le cours normal, *vital*, des choses. Ceux qui s'en offusquent craignent pour leur pouvoir. Ceux qui se condamnent aux sables mouvants du passé ne trouvent guère plus de grâce à mes yeux.

Tant pis si mon esprit accueille pareilles pensées, je les garderai jalousement pour moi, et non je n'ai pas dit à la police que Rosalie appartenait à cette catégorie de personnes non émancipées. Nous ne sommes pas là pour faire de la psychologie, et la police a d'autres chats à fouetter.

Rosalie n'avait pas changé.

Quelle phrase terrible à prononcer, même en pensée. Toujours cet entrain forcé dans la voix, cette

excitation, cette façon de parler à toute allure, de cavalier.

J'ai dit à la police qu'elle ne m'avait pas semblé déprimée. En vérité je n'en sais rien. Peut-être que son exaltation cachait une dépression profonde, ou alors elle était exaltée au sens pathologique, c'est-à-dire qu'elle délirait, mais c'est au psy de poser ce diagnostic.

Dans la logique de la police, *déprimé* sous-entend *suicidaire*. Si j'avais dit : Rosalie me paraissait déprimée, ça aurait été plus simple, plus efficace en matière d'enquête. Rosalie était déprimée, voilà pourquoi après quinze ans de silence elle m'appelait. Il s'agissait, bien évidemment, d'un appel au secours que je n'avais pas pu, pas *su* décrypter, et cette incompétence (indifférence ?) l'avait poussée à mettre fin à ses jours.

Le contenu de notre première conversation téléphonique ? J'ai fait mine de réfléchir longuement avant de répondre que nous avions parlé de choses banales.

Du *small talk*, selon l'expression consacrée.

Small talk ou non, mes interlocuteurs étaient tout ouïe.

Bien sûr que le *small talk* les intéressait.

Tout les intéressait.

Dans ce cas ils seraient ravis d'apprendre que les doigts de Rosalie avaient, je la cite, « bizarrement gonflé », au point qu'elle ne parvenait plus à retirer son

alliance. Et même si elle ne souhaitait pas l'enlever (elle s'était hâtée de le préciser), elle s'inquiétait des conséquences de ce gonflement, Dieu sait comment cette histoire finirait. Aux urgences avec un doigt coupé.

Par la suite j'apprendrais que lorsque son corps avait été retrouvé, Rosalie ne portait plus sa bague, voilà pourquoi les policiers insistaient à ce point. Ou pour être plus précise encore : le médecin légiste avait noté que l'annulaire gauche de Rosalie avait été partiellement *déganté*. Je n'ai pas compris tout de suite, alors la policière m'a expliqué, sans émotion aucune : la peau du doigt manquait, ainsi que les nerfs, les tendons, les vaisseaux ; seul subsistait l'os, complètement dénudé.

Un os de squelette.

Cela s'était-il produit lors de la chute ? La bague s'accrochant aux parois, ou sous l'impact du choc dans l'eau glacée ? En parcourant le Net, j'ai appris que ce genre d'accident est plus courant qu'on ne le croit. Il suffit d'accrocher sa bague à un grillage ou à une portière de voiture. Il suffit d'un corps en mouvement ou en traction et d'un doigt immobilisé, pris au piège, pour le déganter partiellement ou totalement. Les conséquences sont presque toujours l'amputation. Finalement, Rosalie n'avait pas tort : si elle avait (miraculeusement) survécu, on lui aurait coupé le doigt.

La policière ne portait ni bague ni autres bijoux. Ses doigts étaient fins, pâles et légèrement déformés. Elle

a ignoré ma question sur la chute et a insisté encore. Est-ce que j'avais en ma possession d'autres informations sur la bague en question ? J'ai dit qu'il s'agissait d'une pierre en saphir rose et qu'elle provenait de Madagascar. Que c'était un cadeau de Damien. Qu'il connaissait Madagascar pour s'y être rendu à plusieurs reprises afin d'y réaliser ses enquêtes. Je me souvenais d'un reportage où il était question de l'inauguration d'un dispensaire. Avec la voix off de Damien, grave et maniérée, ce ton de télévision, ringard et prétentieux, qui lui seyait si bien. En faire trop était dans ses habitudes. Le jour où il avait offert sa bague à Rosalie, il n'avait pas pu s'empêcher de raconter que *là-bas*, sur cette île, les gens creusent la terre à mains nues dans l'espoir d'une vie meilleure. Certains, parmi lesquels des enfants, meurent. Ils meurent pour nous, Occidentaux. Pour que nous puissions nous parer des plus belles pierres précieuses.

*

BARNABÉ

« Ne reste pas planté là, voyons, tu vas attraper la mort ! »

La mère surgissant de l'obscurité du vestibule, telle une petite diablesse de sa boîte (c'est une femme menue mais d'une force et d'une énergie redoutables), contournant cet empoté de mari, pas fichu d'inviter son propre fils à rentrer au manoir pour se réchauffer.

La mère accueillante, les yeux mouillés de larmes au moment où son fils aimé est apparu sur le perron.

Depuis quand ne se sont-ils pas revus ?

(Quatre ans.)

La mère si aimante, poussant de petits cris de joie, alors que le père, la main encore posée sur la lourde poignée de porte, se contente de fixer Barnabé d'un air ahuri, hébété, c'est tout juste s'il reconnaît son propre enfant, la chair de sa chair.

« Randolph, pousse-toi, veux-tu, tu vois que le petit est gelé. »

Dans la grande cuisine située dans la partie nord et ombragée du manoir, la mère, légèrement courbée au-dessus du piano de cuisson, chauffe du bon lait entier plein de vitamines dans une petite casserole en fonte rouge.

Père et fils, eux, ont pris place à table et se dévisagent d'un air maussade.

Entre deux coups de fouet (pour que le lait n'accroche pas dans le fond), la mère glisse à son époux qu'il était, bien entendu, au courant.

« Tu savais que Barnabé rentrait aujourd'hui, je te l'ai encore rappelé ce matin mais tu n'écoutes jamais. »

Rentrait ?

La mère n'a pas dit *tu savais qu'il nous rendait une petite visite* ou *tu savais qu'il passait pour le déjeuner*.

La mère a dit *rentrait*.

Le fils compterait-il s'installer dans la maison ?

L'idée ne plaît pas DU TOUT au père qui hausse le ton.

« C'est faux, jamais je n'ai été prévenu de quoi que ce soit ! »

La mère ne montre aucune réaction, elle se contente de verser le lait bouillant dans un bol, de touiller vigoureusement afin que le chocolat en poudre, dont la teneur en cacao est de quatre-vingt-dix pour cent, se dissolve complètement.

Le père lève la voix d'un cran encore.

On n'a pas idée de débarquer ainsi.

En pleine semaine, entre deux rendez-vous de patients. D'ailleurs le prochain doit débarquer d'une minute à l'autre.

Toujours impassible, la mère apporte le bol fumant au fils, habitué aux chamailleries de ses parents, c'est à peine s'il y porte attention.

« Bois, mon Trésor. »

Puis d'une voix aussi onctueuse que la boisson chaude, elle rétorque au père qu'ils ne vont tout de même pas laisser leur fils unique dormir dehors...

« Tu n'as donc pas de cœur ? »

Les joues du père s'empourprent. S'il ne craignait pas l'accident domestique avec le lait brûlant, il aurait donné un bon coup de poing sur la table.

Bien sûr qu'il a un cœur, est-il sur le point de répondre, mais c'est une autre réplique qu'il lâche tout en se levant et en quittant prestement la pièce.

« On en reparlera tout à l'heure. »

On n'a pas encore bu notre chocolat que les vieux nous prennent déjà la tête. Je sais pas toi, mais j'ai juste envie de me barrer, là tout de suite !

S'il ne tenait qu'à lui, Barnabé prendrait ses jambes à son cou.

Le trajet a été long, éprouvant. Plusieurs heures de car, deux changements, puis près de quarante-cinq minutes à pied depuis l'arrêt place de l'Église jusqu'au manoir.

Mais Barnabé n'a plus un rond. Même pas de quoi se payer un billet retour. Il a dû rendre son appart, vendre ses meubles sur Le Bon Coin pour des clopinettes. Ses acheteurs, le sentant désespéré, n'ont pas hésité à faire baisser les prix, ivres de leur petit pouvoir.

Pour venir il a donc dû se contenter du car. Ambiance club du troisième âge : habitacle surchauffé et doux parfum de sandwiches au saucisson. Son aller simple lui a été offert par sa mère. Elle aurait pu l'accueillir place de l'Église, ça lui aurait épargné la longue marche dans le froid ! Et après ça joue les mamans éplorées. Que du vent...

Tout à l'heure, au moment où son doigt pressait la sonnette, Barnabé a ressenti un espoir aussi furtif qu'incroyable.

Ding dong.

Certes il grelottait et ses vêtements détrempés lui collaient à la peau.

Ding dong.

Mais quand seuls le silence et l'obscurité grandissante lui ont répondu, il a cru, quelques instants durant, que le manoir était inhabité.

Abandonné de ses propriétaires...

Mieux encore : des propriétaires mourants, des propriétaires (ses parents !) carrément décédés, sinon pourquoi auraient-ils laissé la haie du fond dans un pareil état ? Sans parler de la pelouse ou des rosiers sous la fenêtre.

Morts et enterrés.

Et lui, le fils unique, débarquant juste à temps pour prendre connaissance du testament.

Hélas la porte s'est ouverte, tirant Barnabé de sa rêverie. Si violemment qu'il en a sursauté. Puis les fenêtres se sont éclairées les unes après les autres, preuve que la maison respirait toujours.

La porte s'est ouverte, dévoilant la silhouette longiligne du père, sa face renfrognée à moitié dissimulée sous sa barbe très noire aux reflets bleutés (*tu crois qu'il se la teint ?*) et ses grosses lunettes d'intello à deux balles. En quatre ans il n'a pas bougé d'un iota, comme quoi être débarrassé de son fils ça vous conserve un homme.

Le père totalement à l'ouest, genre frappé d'amnésie, considérant son fils (certes amaigri et la tête presque rasée) comme un parfait étranger.

« Barnabé, c'est toi ? »

Pour son retour au bercail, Barnabé a fait une exception en s'accordant un petit anxiolytique de rien du tout. Une intuition au moment de monter dans le car, en découvrant la tronche des passagers. Puis un second à la fin de son périple, alors qu'il

tentait de récupérer ses bagages, attaqué de toute part par des parapluies. À cause du ciel qui menaçait, les vieux avaient paniqué, certains s'inquiétaient même d'un confinement possible dans leur gîte à jouer aux dominos.

Sans anxiolytique, il aurait probablement brisé chaque parapluie un à un (Barnabé n'est pas très grand, à peine un mètre soixante-dix, mais ses bras vigoureux peuvent déplacer des montagnes).

Sans anxiolytique, il aurait envoyé son père à barbe et à lunettes sur les roses.

Qui tu veux que ce soit, espèce de débile mental ?

Demain Barnabé reprendra son sevrage.

Plus de médocs, rien ! Et surtout pas cette salope-rie d'Haldol. Pas question de redevenir l'ectoplasme qu'il a été trop longtemps. En quelques semaines, il a perdu huit kilos, et surtout il se sent bien mieux dans sa tête.

Grâce à son anxiolytique, Barnabé, debout sur le perron, les bras ballants, les pupilles légèrement dilatées, a esquissé un sourire.

« Moi aussi je suis content de te revoir, papa. »

*

CÉLIA

La lieutenant m'a rappelée. Avec son collègue, elle avait encore *pas mal* de questions à me poser. Plutôt que le faire par téléphone, ils souhaitaient me recevoir

au commissariat, ce qui signifiait faire le déplacement depuis Paris, presque cinq cents kilomètres. J'ai cru rêver lorsqu'elle m'a dit que je pourrais en profiter pour visiter la ville, les environs.

Pas mal de questions, c'est-à-dire ?

Elle m'a répondu qu'il faudrait tabler sur une ou deux auditions. Peut-être trois. Quelque chose d'indéfinissable m'a saisie, une sorte de malaise. Il suffisait que la police demande à vous entendre et voilà que vous commenciez à chercher ce qu'on pourrait vous reprocher.

En me promenant (rapidement) en ville, puis dans les alentours, j'ai eu l'impression assez désagréable d'être faite prisonnière d'une carte postale. Petit port propre, abbaye classée, chemin côtier, touristes en ciré jaune s'extasiant devant les ciels lourds et les plages désertes en cette morte saison.

Le jour de ma convocation (quatorze heures quinze, quel drôle d'horaire) était le même que celui de l'enterrement, prévu en fin de matinée. Curieux hasard qu'ils avaient à coup sûr provoqué. Ainsi ils pourraient m'observer pendant la cérémonie et en tirer leurs conclusions hâtives.

De la neige tombée la veille ne restait qu'une croûte gelée. J'ai imaginé les flocons tourbillonner au-dessus des tombes, tomber sur les chemins ou se fondre à la mer, cela a suffi à me reconforter.

Parce qu'il y avait peu de monde, j'ai immédiatement reconnu les deux policiers. Engoncés dans des doudounes comme s'il régnait un froid polaire. Se tenant légèrement en retrait, scrutant avec une relative discrétion les visages. Cette impression désagréable qu'ils ne regardaient *que* moi. Durant la mise en terre, et sous le regard attendri des quelques visiteurs, Damien se donnait en spectacle (car il s'agissait bien d'un spectacle), pleurant à chaudes larmes, hoquetant bruyamment, jusqu'au grand final avec un jeté de pétales de rose au-dessus du cercueil. Je ne suis pas de nature violente, mais je brûlais de le gifler à lui en faire perdre l'équilibre et de le précipiter dans le caveau.

Quelques jours plus tard, il récidiverait en accordant un long entretien à la presse locale, d'une indécence telle que de nouveau je ressentirais des bouffées d'animosité me monter aux joues.

Pas question de me rendre ensuite à la réception écraser une larme entre un petit sandwich de pain surprise au pâté de foie et un verre de mauvais vin blanc. À plusieurs reprises je m'étais répété cette promesse, mais en quittant le cimetière j'ai échangé quelques mots avec une femme particulièrement collante, bavarde, comment pouvait-on parler autant dans un lieu pareil ? Elle portait une espèce de combinaison qui m'a fait penser à celle que portent les prisonniers particulièrement dangereux. Sous son bonnet de laine grossièrement tricoté s'échappaient quelques épaisses boucles noires. J'ai noté aussi l'épaisseur de

ses montures, impressionnante. J'ai compris après coup qu'il s'agissait de Solange, la voisine, la *fameuse voisine* d'en face dont Rosalie m'avait plusieurs fois parlé. Solange... Bien plus maligne à mon sens que l'image de pipelette qu'elle voulait bien donner. Mais peut-être que ce déguisement, cet air un peu perché, lui servait à endormir toute suspicion.

Il a suffi de quelques mots pour qu'elle sache qui j'étais. Je me suis entendue dire que je me sentais coupable de ne pas avoir repris contact avec Rosalie plus tôt. Pourquoi me livrer ainsi à une parfaite inconnue ? Voilà en quoi Solange était douée. À peine venions-nous de passer la grille du cimetière qu'elle m'avait convaincue de venir boire *le verre de l'amitié*. Sa voiture se trouvait à quelques mètres, *venez je vous y emmène*.

Allez savoir pourquoi à la campagne la plupart des habitations sont construites au bord des routes, quelle absurdité de chercher le bon air et la quiétude avec le bruit des voitures filant comme des bolides sous vos fenêtres. Sans parler du danger. Solange, avant de traverser, a tourné la tête plusieurs fois tout en me détaillant avec une morbide délectation les pires accidents survenus aux alentours.

La maison de Rosalie m'a paru si petite, si insignifiante par rapport à la description qu'elle m'en avait faite. Une maison « typique », m'avait-elle répété. Bien que les pierres d'origine aient été recouvertes de béton et d'un enduit blanc tirant désormais sur le

gris. Je notais mentalement (c'est plus fort que moi, j'enregistre les menus détails, les défauts qui semblent à tant d'autres insignifiants) les traces de coulures sous les fenêtres, songeant à des larmes de pluie, puis, pressée par Solange qui, soufflant comme un bœuf, tirait sur la porte coulissante, je suis entrée par la véranda, forcément minuscule, « orientée plein sud ».

Qui étaient ces invités au visage grave, aux lèvres murmurantes, aux regards légèrement baissés ? D'après ce que Rosalie m'avait confié à propos de son quotidien, je n'avais pas le sentiment que Damien et elle fréquentaient beaucoup de monde. Hormis Solange dont elle se plaignait, jamais il n'était question d'autres voisins avec qui ils auraient sympathisé ni encore moins d'*amis*. S'agissait-il uniquement de connaissances lointaines, de pique-assiettes ? Le jour de mon enterrement (cette pensée m'occupait tandis que je détaillais le buffet étrangement appétissant), il y aurait bien plus de monde, d'affliction et de larmes.

Une jeune femme (charmante, un peu trop enjouée à mon goût), qui a longtemps disparu à l'étage et dont le prénom m'échappe (Yamina ?), s'est présentée comme étant la fille de je ne sais plus quel commerçant du coin. Son discours alambiqué ressemblait à un mensonge, mais sur le coup je n'y ai pas prêté attention. On peut sonner terriblement faux dans une telle situation où tristesse et retenue sont de rigueur. Qui peut se targuer de bien jouer ces émotions ? Tout de même, ai-je pensé : tous ces figurants pour honorer la mémoire de Rosalie...